OFFRIR LE MONDE

• CHRISTIANISME

Ces nouvelles Eglises qui « nous invitent à une mise à jour radicale de la manière d'appréhender le christianisme »

Ne parlez pas de catholiques, de protestants, d'orthodoxes, ni même d'évangéliques, mais plutôt d'« Eglises de réveil », d'« Eglises d'initiatives africaines » ou d'« Eglises postcoloniales »... L'Afrique subsaharienne voit se multiplier une myriade de nouvelles Eglises inclassables, qui arrivent également en Europe. Décryptage avec l'historien et sociologue Sébastien Fath.

Propos recueillis par Gaétan Supertino

Publié le 05 février 2023 à 09h00 • Lecture 8 min.

Article réservé aux abonnés

Une messe dans une église revivaliste du camp de déplacés de Kalinga, dans la province du Nord-Kivu, en République démocratique du Congo, le 27 mars 2022. ALEXIS HUGUET/AFP

Sébastien Fath est historien et sociologue au sein du Groupe sociétés, religions, laïcités du CNRS, spécialisé dans l'étude du protestantisme évangélique et du christianisme « postcolonial ». A l'occasion du voyage du pape en République démocratique du Congo (RDC) et au Soudan du Sud, il décrypte, dans un entretien au *Monde,* les recompositions à l'œuvre au sein du christianisme africain, où les Eglises établies sont de plus en plus concurrencées par de nouvelles Eglises à l'aura grandissante, y compris au-delà du continent.

Quelles sont les grandes tendances du christianisme africain ?

Entre 1900 et 2010, la part du christianisme dans la population africaine serait passée de 9 % à 57 %. La tendance longue est donc à la croissance. Mais, dans le détail, il y a peu de données fiables. Tous les Etats ne font pas de recensements fondés sur la religion. En outre, il y a parfois un phénomène de

double appartenance, avec des personnes qui peuvent passer d'une Eglise à une autre en fonction de leurs besoins religieux du moment.

Pour résumer, néanmoins, on peut dire que le christianisme africain est composé de quatre grands blocs : le catholicisme, un protestantisme « classique » issu de la colonisation (dont l'anglicanisme), un bloc évangélique et un dernier bloc, composé d'une multitude d'Eglises qui n'entrent dans aucune de ces catégories.

Lire aussi : L'Afrique est-elle l'avenir du catholicisme (et le prochain pape sera-t-il africain) ?

Tous ces « blocs » ne connaissent pas la même dynamique. Les Eglises anciennes (catholique, luthérienne ou anglicane) sont très structurées, avec des réseaux d'écoles et d'infrastructures. Mais les autres sont en plein essor. C'est très net au Congo, par exemple. Dans l'espace urbain congolais, les lieux de culte des Eglises de réveil sont aujourd'hui bien plus nombreux que ceux de l'Eglise catholique. Elles ont profité de l'appel d'air de la décolonisation et ne sont plus du tout marginales aujourd'hui.

Dans vos travaux, vous utilisez souvent le terme « Eglises postcoloniales » pour désigner toutes ces communautés chrétiennes africaines qui n'entrent dans aucune catégorie classique. Pourquoi cette expression vous paraît-elle pertinente ?

C'est avant tout une expression descriptive, utilisée par les historiens. Elle s'applique d'ailleurs aussi à certaines Eglises évangéliques. Cela permet de désigner toutes ces Eglises qui se sont développées dans les années 1950, 1960 ou 1970. Certaines existaient déjà auparavant, mais elles ont pris de l'ampleur pendant ou après les différents mouvements d'indépendance des Etats africains.

Newsletter

« Religions »

Connaître les religions pour comprendre le monde, dans une approche laïque et ouverte

S'inscrire

Par exemple, le christianisme céleste, au Bénin, le tokoïsme, en Angola, ou l'Eglise harriste, en Côte d'Ivoire, sont certes nés avant la décolonisation, mais ils ont souvent été persécutés à l'époque coloniale. Ces Eglises étaient en marge du système et elles ne se sont véritablement épanouies qu'ensuite. Elles disposent désormais d'un espace de liberté qui leur permet de se déployer.

Le Monde

Inscrivez-vous à la newsletter bimensuelle Le Monde des religions.

Votre email S'inscrire

Politique de confidentialité

Certaines s'inscrivent aussi en tension avec l'héritage colonial. Elles emploient un répertoire de la *« revanche »* et estiment que l'on est entré dans une forme de *« temps postcolonial »*, dans lequel les chrétiens africains doivent reprendre la main.

Parmi ces « Eglises postcoloniales », vous avez mentionné les « Eglises de réveil », très présentes notamment en RDC, où s'est rendu le pape François. Que sait-on d'elles ?

Dans une approche sociohistorique, ce que l'on désigne par « réveil », c'est un mouvement de remobilisation militante qui se déploie sur trois axes. Il y a d'abord l'axe individuel : les Eglises de réveil prêchent toutes la conversion. Il s'agit de s'approprier individuellement l'offre chrétienne de salut, avec un accent particulier sur le rôle du Saint-Esprit, à travers une forme de prophétisme et une foi perçue comme thérapeutique. La conversion est généralement suivie d'un baptême (ou d'un nouveau baptême, si l'on est déjà baptisé dans une autre Eglise).

Ensuite, il y a l'axe ecclésial : les Eglises de réveil créent de nouvelles communautés et de nouvelles dénominations, avec une étonnante créativité en matière de labels ! Enfin, le troisième axe se joue au niveau sociétal. Ces Eglises créent des œuvres, des écoles, parfois des centres médicaux ou des organes de presse, voire des chaînes de télévision.

Lire aussi : Le pape François en Afrique : un « pèlerin de la paix » aux effets limités

En Afrique, et notamment au Congo ou au Soudan du Sud, les deux pays que le pape a visités, ces Eglises s'inscrivent souvent dans des contextes politiques où l'Etat est fragilisé, peu, voire pas présent du tout. Elles ont donc un rôle social et économique absolument majeur dans beaucoup de régions.

Vous mentionnez également dans vos travaux des « Eglises d'initiatives africaines », de quoi s'agit-il ?

Ce sont des Eglises créées par les Africains, qui répondent aux besoins spirituels et religieux de la population locale. Elles se rapprochent parfois du protestantisme, ou s'y rattachent, par leur accent sur la diversité institutionnelle, le pastorat et la référence centrale à la Bible. Mais elles peuvent aussi emprunter des éléments à l'Eglise catholique, avec une forme de hiérarchie similaire ou des rites communs, tels que l'utilisation de l'eau bénite, par exemple.

Le christianisme céleste, né au Bénin en 1947 et réunissant aujourd'hui un million d'adeptes, ou l'Eglise Apokalypsy, très importante à Madagascar, peuvent être considérés comme appartenant à des Eglises d'initiatives africaines.

« Le christianisme africain est l'un des moteurs, sinon "le" moteur du christianisme mondial »

Il y a même parfois des éléments empruntés à d'autres univers, y compris l'islam, avec l'interdit alimentaire du porc ou la prière prosternée sur un tapis, tout en se référant à un Dieu trinitaire et à Jésus et en se définissant comme chrétien. Toutes ces Eglises nous invitent à une mise à jour radicale de la manière d'appréhender le christianisme.

On s'est longtemps appuyé sur une classification issue de l'histoire européenne pour décrire ces communautés, mais nous sommes au XXIe siècle, postcolonial. Le christianisme africain est l'un des moteurs, sinon « le » moteur du christianisme mondial d'aujourd'hui et de demain. Il nous faut le comprendre avec une grille de lecture appropriée, tenant des comptes des logiques postcoloniales.

Certaines de ces Eglises sont également appelées « Eglise de la prospérité »… Comment s'y retrouver parmi toutes ces expressions ?

En coupant le cordon avec Rome, la réforme protestante a entamé un processus multiplicateur. Lorsqu'on étudie la matrice protestante, on a l'habitude de la pluralité, de la diversité, mais aussi des emboîtements : une Eglise peut être affublée d'un, de deux ou de trois qualificatifs à la fois, qui se recouvrent. On peut très bien appartenir à une Eglise à la fois postcoloniale, de réveil et de la prospérité !

Et que désigne exactement ce dernier terme ?

A l'origine, la « théologie de la prospérité » fait référence à un courant multiforme, qui défend l'idée d'un lien organique entre foi et réussite matérielle. En Europe, celle-ci fait souvent office de repoussoir. On a parfois l'image de pasteurs gourous qui ne songent qu'à s'enrichir sur le dos de la misère des fidèles. Et il est vrai qu'aux Etats-Unis, où elle s'est développée, la théologie de la prospérité a une dimension très consumériste, bling-bling, axée sur la réussite individuelle, pensée comme un signe de bénédiction divine.

Mais, même s'il y a une influence, les répertoires de la prospérité employés en Afrique ne sont pas simplement des décalques de la théologie de prospérité américaine. Là encore, nous ne pouvons en comprendre les enjeux qu'en les replaçant dans un contexte postcolonial. Pour résumer, les théologiens africains de la prospérité soutiennent l'idée que les colons ont imposé aux Africains un christianisme axé sur l'ascèse et l'obéissance, entendue comme une soumission aux Blancs et aux institutions qu'ils ont apportées.

Lire aussi : De la "fast-religion" à la "théologie de la prospérité"

Jomo Kenyatta *[président de la République du Kenya de 1964 à 1978]* disait *: « Lorsque les Blancs sont venus en Afrique, nous avions les terres et ils avaient la Bible. Ils nous ont appris à prier les yeux fermés : lorsque nous les avons ouverts, les Blancs avaient la terre et nous, la Bible. »* Aujourd'hui, les tenants africains de la prospérité veulent continuer à prier, mais les yeux ouverts, et ils veulent récupérer leur terre et ses richesses. Ils mettent l'accent sur les récits bibliques d'émancipation, lorsque Dieu aide son peuple à sortir de la pauvreté.

La figure de Joseph dans l'Ancien Testament est également centrale : esclave en Egypte, il va monter les échelons petit à petit et devenir quelqu'un d'important, qui pourra subvenir aux besoins des autres (y compris de sa famille) en temps de famine.

Lire aussi : Torah, Bible, Coran : les interpréter, est-ce les trahir ?

Dans les deux pays visités par le pape, beaucoup plébiscitent l'idée d'un christianisme intégral qui n'est pas uniquement spirituel, mais aussi social et économique. Il y a une vraie revendication d'un meilleur partage des richesses, de voir émerger une classe moyenne.

Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de dérives dans ces Eglises de la prospérité. On peut rencontrer divers dérapages sectaires, des escroqueries. L'écrivaine franco-camerounaise Calixthe Beyala parle à cet égard de *« boutiques de Dieu »*, avec une prédation exercée par le clergé sur les membres de l'Eglise. Mais elles ne perdurent pas ou ne se développent pas beaucoup, car les fidèles, déçus, finissent par s'en aller s'il n'y a pas redistribution.

Quant aux Eglises de réveil qui croissent et durent, c'est qu'elles s'occupent des besoins des fidèles. Elles savent réaffecter les ressources en direction de l'accompagnement pastoral, de l'aide aux veuves, du secours alimentaire ou de l'obtention d'un logement, par exemple.

Ces Eglises peuvent-elles sérieusement concurrencer les Eglises établies ?

Je pense effectivement que cela pose un défi aux autres Eglises, à commencer par l'Eglise catholique, qui continue de mettre beaucoup en avant des modèles de piété et une forme de pauvreté consacrée. Or les Africains en ont assez de la pauvreté.

« A la décolonisation, la religion chrétienne a fonctionné en Afrique comme une arme et une consolation »

Une autre difficulté pour les catholiques concerne la place des femmes et la question du célibat des prêtres. Dans les Eglises postcoloniales, les femmes sont valorisées dans les couples pastoraux, mais aussi comme prophétesses, pasteures, voire évêques ! Dans les religions africaines précoloniales, les femmes jouaient un rôle important. Elles reprennent aujourd'hui leur place. Certaines fondent même des Eglises.

Lire aussi : « L'Eglise a été l'un des acteurs-clés de l'émergence de la démocratie en RDC »

Prenons par exemple l'Eglise de Patmos, dite du « Jésus Baoulé », en Côte d'Ivoire. Cette Eglise postcoloniale considère que Jésus a repris chair. A l'origine, c'est une prophétesse, Nahomie, qui a reconnu le retour du Messie en un jeune homme du nom de Gbémélé Kouakou Etienne. Il y a beaucoup d'autres mouvements de ce type, marqués par l'importance des femmes, considérées comme médiatrices privilégiées du divin.

Comment expliquer que le christianisme reste aussi présent en Afrique ? Qu'il n'ait pas été rejeté après la décolonisation ?

Le christianisme n'est pas né en Afrique avec la colonisation. Selon les historiens du protochristianisme, il serait même arrivé en Afrique (delta du Nil, Cyrénaïque) avant d'entrer en Europe. En Ethiopie, en Egypte, mais aussi au Maghreb, le christianisme a près de deux millénaires d'existence.

Cela dit, la conjonction de la colonisation européenne et de la mission chrétienne en Afrique a créé le trouble : et si le christianisme était, après tout, une affaire de colonisateurs blancs ? La concurrence religieuse musulmane, notamment, s'appuie parfois sur cet argument. Mais les énoncés bibliques qui fondent l'enseignement chrétien ne sont pas la propriété des colonisateurs. Ils offrent même de nombreux matériaux permettant de justifier l'émancipation, à l'image de l'épopée du peuple hébreu qui quitte l'esclavage pour sa terre promise. Martin Luther King s'était déjà référé à ces répertoires bibliques dans son combat pour les droits civiques.

Lire aussi : Au Kenya, l'emprise grandissante des églises évangéliques sur la présidence

A la décolonisation, la religion chrétienne a fonctionné en Afrique comme une arme et une consolation. Et elle a su incorporer de nombreux apports des spiritualités et traditions africaines (le rôle des visions, du rêve, le statut du corps). Cela n'en fait pas un christianisme moins « authentique » que celui dont les Européens ont l'habitude. Après tout, pour durer et se répandre en Europe, le catholicisme n'a-t-il pas également réemployé certaines pratiques issues du paganisme antique ?

Ce christianisme postcolonial reste-t-il cantonné à l'Afrique ?

De moins en moins ! Il est très prosélyte. On peut s'en rendre compte dans le métro parisien, par exemple, où l'on voit parfois des prédicateurs subsahariens qui prêchent Jésus sans aucun complexe.

Pensons aussi à ces démonstrations devant le Panthéon, lors des « marches pour Jésus », avec des danses d'évangélisation pratiquées dans un objectif de prosélytisme tout à fait assumé.

On observe deux phénomènes. D'une part, la création en Europe de communautés nouvelles composées en majorité de chrétiens afro-descendants, en lien avec des Eglises africaines. D'autre part, une participation et une visibilité croissantes des afro-descendants dans les paroisses et Eglises déjà existantes, y compris en milieu rural (et cela vaut aussi pour l'Eglise catholique).

Lire aussi : Ces protestants évangéliques qui tentent de convertir des passants de confession musulmane dans la rue

Les réseaux d'Eglises d'expression africaine en Europe sont ouverts aux Blancs, et cherchent à les attirer. Mais ces derniers, pour beaucoup, n'ont pas intériorisé culturellement le fait d'être minoritaires dans une Eglise à majorité noire. Il commence cependant à y avoir des Eglises très mixtes, notamment en région parisienne. Mais c'est encore loin de représenter la majorité des cas.

Cela conduit malheureusement un certain nombre de commentateurs peu avertis, dont je faisais encore partie il y a une dizaine d'années, à parler trop facilement de communautarisme, alors que bien des Eglises dites « noires » (multiethniques, multilinguistiques) pourraient donner des leçons d'interculturalité aux paroisses « blanches ».

Gaétan Supertino